LE ROI FOU

—DE—

BAVIERE,

LOUIS II.

Le comte Alfred Eckbrecht et Duerckheim Montmartin, commandant du deuxième corps d'armée bavarois, dont on annonce la mort à Locarno, sur le lac Majeur, joua un rôle important et périlleux dans l'un des drames les plus étranges dont l'histoire fasse mention : la sinistre et effrayante tragédie de la déposition et de la mort du roi Louis II. Ce fut lui qui se hâta aux côtés du roi dément au milieu du cauchemar d'erreurs, de confusions, et de sérieuses possibilités qui se présentèrent à la fin du dernier acte du drame, et ce fut encore lui qui, dans un accès de loyauté trop zélée, donna au nom de son Souverain ces ordres et ces instructions qui auraient pu plonger la Bavière facilement dans les horreurs d'une guerre civile.

En juin 1886 une commission de quatre médecins aliénistes prononça que le roi souffrait d'une folie incurable. La décision de ces quatre docteurs peut difficilement avoir été une décision marquée d'hésitation. Même, la chose qui étonne le plus, c'est que cette décision ait été si tardive. Toute la façon de vivre du roi Louis avait été depuis longtemps un défi continuel aux règles de la raison. Même dans les premières années de son règne, l'enthousiasme fanatique avec lequel il idolâtra Wagner avait fait naître de forts doutes sur l'aptitude du monarque pour la position de chef d'Etat. Il s'abandonna complètement à la volonté du compositeur, et le combla d'honneurs avec une prodigalité qui n'avait jamais été montrée auparavant par un monarque envers un musicien, et que l'on n'a jamais vue depuis.

En fin de compte, la suprématie de Wagner sur l'esprit du roi dégénéra en un grave scandale politique, et il fut obligé de quitter Munich. Mais le roi Louis s'enivra des opéras du maëstro et fut transporté par l'esprit de leur fiction. Afin de pouvoir réaliser ses rêves loin de la vue des yeux vulgaires, il se fit construire un vaste réservoir avec des parois de verre sur le toit de plomb d'un de ses palais. L'eau, dans laquelle on avait mélangé des sels de cuivre pour lui donner une couleur bleu romantique, était, par des moyens mécaniques, agitée pour imiter une tempête de théâtre. Sur la surface de ce lac artificiel, le bateau doré de ce royal Lohengrin était tiré par des cynes, jusqu'au moment où une opération trop réaliste de la machine fit chavirer la frêle embarcation, et le roi fut trempé dans le mélange chimique qui, quelque temps plus tard, corroda le toit et se fit un passage pour aller inonder les appartements du palais.

D'autres preuves plus flagrantes que son esprit était attaqué par la folie étaient des représentations théâtrales nocturnes, auxquelles le roi Louis se rendait en voiture à une vitesse insensée, venant de ses châteaux dans les montagnes, traîné par six chevaux blancs, et escorté par des porteurs de torches à cheval, représentations que lui, le seul et invisible spectateur, regardait à travers une fente d'un rideau placé devant la loge royale.

Ceci n'était cependant qu'un prélude bénin de ce qui devait suivre. Petit à petit, le roi éprouva une répugnance de plus en plus grande pour les alentours et la société qui convenaient à son rang dans le monde. Il évita Munich comme si la peste y régnait souveraine, et passa presque tout son temps dans l'un ou l'autre de ses fabuleux palais qu'il avait bâtis dans les Alpes bavaroises au prix de sommes extravagantes qui le mirent à deux doigts de la ruine. Dans ce voisinage qui lui convenait, parmi les collines, il passait son temps à conduire ses voitures à une allure vertigineuse dans les coteaux de la montagne remplis de précipices, fraternisant avec les paysans, qui adoraient leur beau et solide monarque, et communiant avec les esprits de Louis XVI et de Marie Antoinette, pour lesquels il avait ressenti une profonde vénération dès son tout jeune âge, grâce aux bavardages inconsidérés d'une bonne française. Sa haine pour tout ce qui avait quelque rapport avec l'ancienne routine de son existence à Munich le poussa à renvoyer tous les domestiques de la Cour. Leur place fut prise par des dragons du régiment des chevau-légers, qui furent dressés pour leurs nouveaux devoirs par le maître de ballet de la Cour et par des acteurs du théâtre royal. Comme récompense pour leur "dressage", le roi leur fit cadeau de volumes des œuvres de Schiller et de Gœthe, sur lesquels ils furent plus tard obligés de donner leur opinion.

D'un autre côté, le roi Louis, qui avait apporté quelque attention à l'étude du cérémonial chinois, exigea de ses serviteurs l'obéissance la plus servile, et ils furent contraints de s'approcher de lui à quatre pattes. Dans ses accès de fureur qui alternaient avec ses accès de tendre bienveillance, le roi les traitait avec la plus odieuse brutalité. Il leur donnait des coups de pied et des coups de poing, leur lançait des plats à la tête et leur crachait à la figure. Plus de trente d'entre eux furent plus ou moins sérieusement blessés de cette manière, et la mort même d'un homme est supposée avoir été causée par une correction donnée par les mains de son maître. Un laquais favori n'avait la permission de se présenter devant son royal maître que la face cachée par un masque noir, car le roi déclarait qu'il ne pouvait pas regarder sa "figure de criminel". Les chevau-légers doivent avoir passé quelques moments difficiles. Un jour ils étaient invités à partager les jeux enfantins du roi, et le lendemain ils étaient condamnés à la prison "dans la Bastille."

Au fur et à mesure que sa maladie augmentait d'intensité, le roi Louis trouvait souvent la vue d'une figure humaine intolérable, et ses repas lui étaient servis sur des tables qui s'enfonçaient sous le plancher toutes les fois qu'un changement de plats était nécessaire. Les fonctionnaires qui arrivaient de Munich pour des communications importantes du gouvernement devaient annoncer leur arrivée en grattant à la porte de la chambre d'audience pour que le roi eût le temps de se cacher derrière un rideau, de derrière lequel il écoutait leurs rapports et communiquait ses décisions. Une des manies de Louis était une haine féroce du prince héritier d'Allemagne, plus tard l'empereur Frédéric III, qui avait allumé sa jalousie en gagnant une immense popularité en Bavière comme commandant de l'armée de ce royaume pendant la guerre de 1870. Le roi lui-même, malgré son physique herculéen, n'était pas à son aise à la vue d'une arme à feu.

Apprenant que le prince héritier voyageait en Italie, le roi Louis ordonna qu'on l'enlevât de force, qu'on le conduisit à une sombre caverne, qu'on lui enlevât les dents par des tortures lentes et douloureuses, qu'on l'écorchât vivant et qu'on le soumît à d'autres tortures qu'il est impossible de décrire.

Quand arriva la crise finale dans les finances royales, le roi imagina un grand nombre de projets insensés pour en éviter les conséquences. Des émissaires furent envoyés à toutes les têtes couronnées et aux magnats financiers avec des demandes d'emprunts, et des instructions furent données pour l'organisation de bandes de voleurs pour mettre à sac les caveaux de la moitié des banques d'Europe. L'opposition de ses ministres à l'extravagance insensée et sans bornes du roi fit naître en son esprit des plans encore plus fantastiques. Il déclara que la Bavière n'était pas digne de ses soins royaux, et il dépêcha un fonctionnaire pour chercher un pays où il pourrait régner d'une manière absolue, sans frein et sans empêchement d'aucune sorte. Une lettre fut même écrite au Sultan, dans laquelle le roi Louis offrait d'échanger son royaume pour l'île de Chypre. Pendant ce temps le roi fou conduisait sa voiture au milieu des montagnes, revêtu de la perruque et du costume d'apparat du roi Soleil (Louis XIV) qui représentait pour lui l'idéal du souverain.

Tels étaient les faits sur lesquels les docteurs aliénistes avaient basé leur rapport. Le 9 juin, une Commission de six ministres fit le voyage de Munich à Hohenschwangau pour informer le roi Louis qu'il avait cessé de régner, et que son oncle avait été choisi pour être à la tête d'une régence. Leur triste et délicate tâche semble avoir été mal préparée et accomplie sans aucun tact. Aucun fonctionnaire du voisinage n'avait été prévenu de ce qui allait se passer, et les habitants du village alpin, dévoués au roi, comme tous les gens de la campagne, devinèrent vaguement qu'il se tramait quelque trahison contre leur bien-aimé souverain. Un fervent royaliste escalada rapidement le rocher à pic, sur le sommet duquel est perché le romantique Schloss Neuschwanstein, et le roi fut prévenu que des ennemis approchaient. Le roi Louis était en train de déclamer des passages d'un opéra qui venait de lui être dédié quand un serviteur hors d'haleine vint lui communiquer la nouvelle. Il commanda immédiatement que l'on appelât à son aide tous les paysans du voisinage. Bientôt ils arrivèrent en troupe de tous les côtés, armés de faux, de haches et de couteaux. La garde fut aussitôt renforcée par l'arrivée de la gendarmerie et des pompiers du village voisin de Füssen.

Une foule irritée remplissait la cour du château quand la Commission arriva. Les ministres demandèrent entrée et produisirent leurs lettres de créance, mais un vaillant sergent de gendarmes qui se tenait à la poterne leur cria : "Je ne reconnais qu'un seul commandement, et c'est celui de Sa Majesté".

On essaya de pénétrer de force, mais la fidèle sentinelle abaissa son fusil et déclara qu'il tirerait sur quiconque essayerait de passer le seuil de la poterne. Pendant ce temps la foule dans la cour avait pris un air menaçant, et les ministres pensèrent qu'il était plus sage de remonter dans leurs voitures et de se réfugier à Hohenschwangau. Il s'écoula bien peu de temps avant qu'on les vit revenir à pied par le sentier ardu et tortueux : ils étaient prisonniers. On raconte que le roi commanda de les jeter dans un "donjon" qu'il avait construire sous la Schloss, de les écorcher vifs, de leur crever les yeux et de les faire mourir de faim, mais que l'absurde extravagance de ces ordres leur sauva la vie. Car les officiers qui commandaient la garde déclarèrent plus tard que si on leur avait simplement commandé de fusiller les membres de la Commission, ils auraient exécuté cet arrêt sans la moindre hésitation. Trois heures plus tard, cependant, les ministres prisonniers furent remis en liberté, et ils retournèrent en toute hâte vers Munich, aussi rapidement que possible.

Dans l'intervalle, le roi Louis avait songé à son aide de camp, le comte Duerckheim, et on lui envoya un télégramme lui enjoignant de se hâter de venir au secours de son roi. La Commission avait mis un embargo sur tous les employés de télégraphe de Hohenschwangau, mais le message fut porté par des émissaires volontaires à travers la frontière jusque dans le Tyrol autrichien. Le comte Duerckheim était en congé chez son père, mais il sauta immédiatement en selle, et chevauchа à bride abattue vers Neuschwanstein. Il fut reçu à bras ouverts par le roi Louis, et ils s'assirent tous deux pour deviser des moyens de sauver le roi. Des télégrammes furent envoyés à l'empereur d'Allemagne et à Bismarck, les appelant à l'aide. Ils demandèrent aussi l'intervention de l'empereur d'Autriche. Le comte était d'avis que le roi se mît immédiatement en route pour sa capitale, et qu'il se montrât à son peuple. Si ce projet avait été adopté, les conséquences auraient pu être terribles, mais le roi Louis était très fatigué par les événements de la journée, et il se déclara incapable d'entreprendre le voyage.

Néanmoins, le monarque et son conseiller préparèrent une longue proclamation, dans laquelle ils dénonçaient le régent et les ministres comme traîtres, et exhortaient tous les vrais Bavarois à prendre les armes pour protéger leur souverain outragé. On essaya de faire circuler ce document mais heureusement les autorités de Munich réussirent à le supprimer avant qu'il eût causé le moindre mal. Le comté Duerckheim télégraphia aussi au baron Franckenstein, au nom du roi, lui donnant l'ordre de former un nouveau ministère ; mais la démarche la plus dangereuse qu'il fit dans toute cette affaire fut la dépêche qu'il envoya au régiment de Jagers à Kempten, lui ordonnant de se rendre sans délai à Neuschwanstein. Par bonheur, le message passa par les mains d'un fonctionnaire du château qui eut le bon sens de reconnaître les risques que contenait ce message, et qui eut le courage d'y ajouter quelques mots de sa main qui mirent le colonel du régiment sur ses gardes. Ce dernier communiqua avec Munich, et, en apprenant la situation réelle, il ne tint aucun compte des ordres du roi.

En ce moment la Commission était arrivée à Munich avec les nouvelles de cet échec plein de calamités, et de la situation terrible qu'elle avait laissée derrière elle à Neuschwanstein. De nouvelles troupes de police et de gendarmerie furent envoyées au château avec des instructions de ne faire aucune attention aux commandements du roi, et on s'arrangea immédiatement pour concentrer des troupes sur les lieux, pour faire face à une révolte éventuelle de la part des paysans mal renseignés.

Le ministre de la Guerre télégraphia au comte Duerckheim, lui commandant de se rendre à Munich sans perdre de temps. Il jeta le message de côté d'un air indifférent. Un second message suivit le premier, en termes plus catégoriques. Le comte montra ce dernier au roi, en lui faisant remarquer que s'il désobéissait il s'exposait à avoir à répondre du crime d'insubordination. Ils décidèrent enfin d'envoyer une pétition au régent, demandant pour le comte Duerckheim la permission de rester à Neuschwanstein. Mais la réponse ne se fit pas attendre : les ordres du ministre de la Guerre devaient être obéis sur-le-champ. Alors le comte fit ses adieux plein d'émotion et d'hésitation au souverain pour sauver le royaume de qui il avait fait tout son possible.

Ce départ du comte brisa la puissance de résistance du roi Louis. Il accepta tranquillement d'être emmené par une seconde Commission envoyée de Munich, et l'on n'eut pas besoin de recourir aux offices des infirmiers aliénistes qui accompagnaient cette Commission. Quelques jours plus tard, le corps du malheureux roi et celui du docteur von Gudden furent rejetés sur les bords du Starnberger See. Le prince Eulenbourg a raconté comment, au moment où il se faisait promener sur la surface tranquille du lac par son batelier, Jacob Ernst (qui, plus tard, devait, dans un fameux procès, déposer contre lui d'une manière accablante), il vit sous les eaux claires les marques de pieds du roi et de celui qui était mort en essayant de l'empêcher de mettre à exécution son idée de suicide. Il a aussi décrit les terribles marques de strangulation laissées sur le cou du docteur par les puissantes mains du roi Louis.

Louis II de Bavière était un grand admirateur de jolies femmes, et ses palais étaient remplis de portraits de femmes par de grands artistes. Lola Montez la fameuse danseuse, prit sur lui une influence sans bornes.

VENTES A L'ENCAN VENTES A L'ENCAN. VENTES A L'ENCAN VENTES A L'ENCAN.

PAR N. J. CLESI

Annonce Judiciaire

No. 101,706, Cour Civile de District pour la Paroisse d'Orléans.

Propriétés Commerciale et de Résidence de Valeur

No. 1. La Magnifique Résidence, large et bien bâtie, faisant face immédiatement au parc Audubon, No 735 Exposition Boulevard

No. 2. Résidence Double de Choix à deux étages, Nos. 801-03 Exposition Boulevard

No. 3. L'Elégante Maison de Rapport Double à deux étages, Nos. 809-11 Exposition Boulevard

No. 4. Le Beau Terrain à Bâtir rue Magasin, entre Exposition Boulevard et la rue Calhoun

No 5. L'encoignure portant un revenu commercial, bâtisse occupé comme épicerie et buvette No. 706 rue Magasin, encoignure Walnut.

SUCCESSION DE JULIA THERESA HECKER, EPOUSE DECEDEE DE JOHN J. HECKER.

A l'encan JEUDI, 23 janvier 1913, à midi, à la Bourse des Propriétés Foncières, 311 rue Baronne.

N. J CLESI, encanteur—En vertu d'un ordre daté et signé le 13 novembre 1912 par l'Hon. T C. W Ellis, juge de la Cour Civile de District, Division A, dans l'affaire ci-dessous intitulée, la propriété ci-après décrite, à savoir:

UNE CERTAINE PARCELLE DE TERRE, avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, située dans le sixième district de la Nouvelle Orleans, dans l'Ilet No. 28 de Burtheville, borné par la ligne inférieure du Upper City Park, maintenant connu comme Parc Audubon, les rues Magasin, Calhoun et Live Oak, maintenant Constance, mesurant cent treize pieds huit pouces de face sur "Upper City Park" ou Parc Audubon, sur une profondeur entre lignes parallèles, et une façade sur la rue Magasin de cent quarante-trois pieds six pouces et six lignes; laquelle dite parcelle de terre est composée du tout des terrains désignés par les numéros dix-sept, huit, neuf et dix sur un plan dressé par Arthur de Armas, député voyer de ville, daté le 21 avril 1884, annexé à un acte de vente par Charles A. Denis à Daniel B. Fairchild, passé devant George C. Preot, notaire dans cette ville, le 28 août 1884, et de la plus grande partie du terrain désigné par le numéro onze sur le dit plan, adjacent les dits terrains numeros sept, huit, neuf et dix dans le fond, avec l'usage d'une allée dans le fond, mesurant dix pieds de largeur, traversant le dit ilet à partir de la rue Magasin jusqu'à la rue Constance, la dite allée mesurant dix pieds de face à la rue Magasin, et est prise du côté le plus près de la rue Calhoun du terrain numéro onze, et de l'arrière des terrains cinq et six, et du côté le plus près de la rue Calhoun du terrain numéro vingt-quatre, qui fait face à la rue Constance. Les améliorations consistent en une résidence simple à deux étages, contenant à peu près seize chambres, etc. Les commodités modernes sont connues par le numéro municipal 735 Exposition Boulevard.

2. UN CERTAIN TERRAIN, avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé dans le sixième district de la Nouvelle orleans, dans l'Ilet No. 29 de Burtheville, borné par la ligne inférieure du Parc Audubon, des rues Camp, Magasin et Calhoun; le dit terrain est désigné par le numero un, et mesure vingt-huit pieds cinq pouces de face sur la ligne inférieure du Parc Audubon, la même largeur dans le fond, sur une profondeur et face sur la rue Magasin et entre lignes parallèles de cent trente pieds; tout d'après un plan fait par A. de Armas, voyer, daté le 21 avril 1884 et attaché à un acte passé devant George C. Preot, notaire, le 27 septembre 1884. Les améliorations qui s'y trouvent consistent en une résidence double à deux étages, contenant huit chambres de chaque côté, et connue par les numéros municipaux 801-03 Exposition Boulevard.

3. UNE CERTAINE PARCELLE DE TERRE, avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, située dans le sixième district de cette ville, dans l'Ilet No. 29 de Burtheville, borné par la ligne inférieure du "Upper City Park" ou Parc Audubon, les rues Magasin, Calhoun et Camp, commençant à une distance de soixante trois pieds huit pouces de l'encoignure du Parc Audubon et de la rue Magasin, et mesurant cinquante pieds de face sur la dite ligne inférieure du Parc Audubon, sur cent trente-six pieds six pouces et quatre lignes de profondeur, entre lignes égales et parallèles, comprenant le tout du terrain numéro quatre, qui mesure vingt-huit pieds cinq pouces de face sur le dit Parc Audubon, et les vingt-et-un pieds sept pouces adjacents font face sur le dit Parc Audubon, du terain numéro trois, le tout sur la susdite profondeur; les dits terrains numéros trois et quatre étant en conformité avec un plan du dit ilet fait par Arthur de Armas, député voyer de ville, daté le 21 avril 1884 et annexé à un acte de vente à John Q. Flynn, passé devant George C. Preot, notaire, le 24 septembre 1884, la ligne de l'arrière de la dite parcelle adjacent la ligne du côté du bres de chaque côté, et est connue par terrain numero vingt quatre sur le dit plan. Les améliorations consistent en une maison de rapport double à deux etages, contenant corridor et huit chambres aux numéros municipaux 809-11 Exposition Boulevard.

4. UN CERTAIN TERRAIN, avec toutes les ameliorations qui s'y trouvent, situé dans le sixième district de la Nouvelle orléans, dans l'Ilet No. 29 de Burtheville, borné par la ligne inférieure de côte du "Upper City Park," ou Parc Audubon, et des rues Camp, Magasin et Calhoun, designé par le numero vingt-quatre sur le dit plan d'Arthur de Armas, députe voyer de ville, date le 21 avril 1884, et annexé à un acte de vente à John Q. Flynn, passé devant George C. Preot, notaire, le 27 septembre 1884, le dit terrain numero vingt-quatre commençant à une distance de cent trente-six pieds six pouces et quatre lignes du coin des rues Magasin et Parc Audubon, et mesure vingt-six pieds six pouces quatre lignes de face à la rue Magasin sur cent treize pieds huit pouces de profondeur, entre lignes égales et parallèles. Le tout plus ou moins terrain vacant, rue Magasin.

5. UNE CERTAINE PARCELLE DE TERRAIN, ainsi que toutes les bâtisses qui s'y trouvent, située dans le sixième district de la Nouvelle orleans, dans le carré numéro dix de Greenville, bornée par les rues Magasin, autrefois Foucher, Walnut et Water et la ligne supérieure du Parc Audubon, désigné par la lettre "N" sur un plan de C. Thomas Lewis, député voyer de ville, le 9 mai 1912, et mesure suivant le dit plan quatre vingts-six pieds de face sur la rue Magasin, autrefois Foucher, quatre-vingt six pieds en largeur à l'arrière, sur cent quatre pieds de profondeur, entre lignes parallèles et face à la rue Walnut, formant l'encoignure des rues Magasin, autrefois Foucher, et Walnut, ladite portion de terrain est composée de la plus grande partie du lot lettre "B," adjacent le lot lettre "A" sur un plan d'Edgar Filles, voyer, date du 29 septembre 1890, et annexé à un acte de partage entre la veuve et les heritiers de Joseph Dumonde, devant Robert L. Tullis, notaire, le 19 avril 1897. Les améliorations consistent en une bâtisse commerciale à deux étages, construite en briques, occupée comme épicerie et buvette et connue comme numero municipal No. 706 rue Magasin.

6. UN CERTAIN LOT DE TERRAIN ainsi que toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé dans le sixième district de la Nouvelle Orleans, dans le carré désigné par le No 193, borné par les rues Magasin, Constance, Bellecastle et Dufossat, désigné par le numero vingt-quatre et mesure trente pieds de face à la rue Magasin sur cent pieds de profondeur, entre lignes parallèles, et formant l'encoignure des rues Magasin et Bellecastle, le tout suivant plan de William Forshey, voyer, déposé comme plan No. 9 en Etude de C. C. Ladreyere, ancien notaire. Les améliorations consistent en une bâtisse à deux étages répondant aux exigences commerciales, occupée par un pharmacien, contenant six chambres, bain moderne, connue par le numero municipal 5232 rue Magasin, encoignure Bellecastle.

CONDITIONS — Un tiers ou plus comptant, à l'option de ou des acquereurs, le solde, s'il y en a un, un, deux ou trois ans de crédit, représenté par billets portant intérêt au taux de sept pour cent par an depuis la date de l'émission jusqu'au paiement, et garantis par privilèges de vendeur et hypothèque spéciale. L'acte ou les actes de vente devant contenir toutes les clauses de sécurité usuelles, l'acquéreur ou les acquéreurs devant assumer en sus et en plus du prix d'achat toutes les taxes de 1912 et devant recevoir le ou les loyers depuis et après le passage final de l'acte de vente confirmant l'adjudication devant James Boyd Grinage, notaire, à leur ce leurs frais.

G. G. KRONENBERGER, Avocat.

de22 29 jan5 12 19 26

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 76. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TÉNÈBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

QUATRIEME PARTIE.

PAR LA MORT, POUR LA VIE

(Suite.)

Mais le jeune docteur dit encore, d'une voix étouffée, frémissante d'émotion:

— Maintenant que j'en suis sûr... Maintenant que vous m'avez donné cette force divine.. retirez-vous, chère... chère... (Il n'osait achever).

— Non, mon ami. Je pense comme la pauvre voisine qui vient d'apporter le souper de Pageant: un microbe là où il faut agir, c'est une balle là où il faut se battre. Un soldat ne doit pas y penser.

— Qu'avez-vous donc à faire ici, ma vaillante aimée?

— Quelque chose, sûrement... Et je vais le découvrir.

Sur l'oreiller du lit, Flaviana voyait se soulever des épaules osseuses couvertes d'une camisole, et une tête qu'elle eut peine à reconnaître.

La figure de Célestine, brûlée de fièvre était d'une rougeur intense. Sa maigre chevelure, d'un noir huileux, où couraient des fils gris, ramenée en arrière et réunie en une natte peu opulente, dégageait les tempes, où d'habitude, voltigeaient quelques frisettes, quand ne s'y fixait pas à demeure l'escargot reroquevillé des bigoudis. Son cou tendineux sortait du col de linge, et montrait à la base, audessus de la clavicule, une sorte d'emplâtre formé de cette toile percée de jours qu'on applique sur les plaies suppurantes.

La malheureuse femme s'efforça de parler, mais aucun son ne sortit de sa gorge, entre ses lèvres desséchées et violâtres. Elle porta une main à son gosier, puis secoua la tête avec souffrance et fureur.

— Courage !... cela ira mieux bientôt. Nous sommes tous là pour vous soigner, dit Flaviana de sa tendre voix musicale, et en lui prenant la main.

Raymond, désespéré de voir la bouche fraîche de la charmante créature s'incliner vers l'haleine mortelle, ne put se retenir d'écarter doucement Flaviana.

— Nous allons procéder à un nettoyage du larynx, avec Mademoiselle, dit-il, faisant signe à l'infirmière. Voulez-vous attendre un peu, ici, à côté? Ensuite notre malade pourra certainement vous dire quelques mots. N'est-ce pas, ajouta-t-il gaiement, n'est-ce pas, madame Pageant, vous serez contente de dire "merci" à cette belle et bonne étoile, qui vous apporte un rayon réconfortant?

La fruitière fit un signe, qui était certainement de terreur pour ce cruel raclage de sa gorge auquel on la soumettait fréquemment. Toutefois une lueur inattendue brilla sous sa prunelle, opaque et illisible comme un grumeau de cirage.

Flaviana voulut aider à l'opération, mais elle vit tant de détresse sur la physionomie de Delchaume, qu'avec son tact toujours inquiet d'exagérer, elle passa docilement dans la chambre voisine.

La, elle trouva l'ancien hercule effondré dans un coin.

— Le docteur Delchaume la sauvera, mon brave Pageant.

— Dieu le veuille, madame Flaviana. Car, voyez-vous... on a beau vivre comme chien et chat... quand on pense que la maman de ces deux mioches va s'en aller dans le trou noir, on ne peut pas supporter c't'idée-la. Est-ce drôle que quand ce diable de satané moment arrive, les torts n'existent plus... On ne se rappelle que les bons moments. On a été heureux, nous deux Célestine, au commencement, comme tout le monde. Au fond, c'était une brave femme, dure à la besogne, et qui n'aurait pas fait tort d'un sou à personne. Son vice, ç'a été sa terrible jalousie de ma pauvre petite Berthe. Mais j'étais pas toujours un agneau, moi non plus. Ah! puis elle souffre, que ça me retourne les sangs...

Il parlait la tête penchée, les mains pendantes entre ses genoux. Les phrases lui coulaient du cœur comme malgré lui.

— C'est vrai... dit rêveusement Flaviana. Vous avez raison, Pageant. Il nous faut pardonner, parce que la mort, elle, ne pardonne pas. Il y a toujours quelque chose de beau, qu'on n'avait pas assez vu et qu'on regrette, dans les yeux de ceux qu'elle emmène... — ces yeux qui restent en nous, avec toujours un peu de reproche...

Pageant eut l'air d'hésiter, puis il finit par dire:

— Ça la tourmente aussi, vous savez, c't'abcès que le docteur lui a fait venir au cou.

— Ça la tourmente... Vous voulez dire qu'elle s'en inquiète ?...

— Oui... Et puis ça tire, ça brûle, donc !

— C'est pour son bien.

— Oh ! les nouveaux systèmes... grommela le frotteur.

— C'était aussi un nouveau système, la vaccine, quand on l'a inventée, Pageant.

— Pas la même chose... La vaccine, elle empêche la maladie de venir.

— Mais quand la maladie est venue, Pageant, que l'ennemi est dans la place, il faut faire appel à toutes les forces capables de sauver l'organisme.

— Je vous demande pardon, madame Flaviana, fit le brave homme. J' suis p'têtre qu'un ignorant... — j'en suis même un pour sûr, — mais je ne comprends pas. Un abcès, ça ne donne pas des forces... Ça en ôte.

Flaviana eut recours à une comparaison.

— Lorsqu'un pays est attaqué, dites-moi qu'est-ce qu'on fait ? On mobilise tous les corps d'armée, on amène les troupes en grand nombre vers la frontière ouverte. Eh bien, quand un organisme vivant est attaqué, les choses se passent de même. La nature bat le rappel dans tout cet organisme, et concentre sur un point, en face des envahisseurs, qui sont les microbes, les vaillants soldats, qu'on appelle d'un nom un peu barbare, les phagocytes. Seulement, il peut arriver que les microbes soient très redoutables, et le corps dont ils font l'assaut, très débile. Alors, la science essaie d'un moyen: elle mobilise la réserve, elle suscite l'ardeur, l'enthousiasme des phagocytes paresseux, des phagocytes antimilitaristes. Et, pour cela, elle crée l'abcès artificiel, qui attire près du point menacé, des renforts de défenseurs. Je vous dis cela très en gros, mon bon Pageant, car je ne suis guère plus savante que vous...

— Oh ! madame...

— Mais non. Seulement vous pouvez avoir confiance dans le docteur Delchaume. Il ressuscite une chose, d'ailleurs inoffensive en soi, l'ancien cautère, dont on a tant ri, qu'on ne croyait plus bon qu'à mettre, — en proverbe, — sur une jambe de bois... Il en a obtenu des miracles dans les maladies infectieuses...

— Et alors vous croyez ?...

— Qu'il va en faire un de plus?... J'en suis certaine.

L'infirmière parut à la porte qui séparait les deux pièces.

Sur un signe qu'elle leur fit, Flaviana et Pageant la rejoignirent.

La malade, soulevée sur les oreillers, le visage moins enflammé de fièvre, la respiration presque libre, les regarda s'avancer.

Quand son mari fut proche, elle lui tendit la main, avec un air d'abattement et d'humilité.

Puis son regard vira, et, successivement, considéra les visages autour d'elle.

Ce pauvre homme, qu'elle avait tant tourmenté, cette rayonnante artiste, pour qui elle devait être moins que rien, ce docteur déjà célèbre, et jusqu'à cette infirmière, dont elle n'aurait même pas pu dire le nom, tous ces êtres n'avaient qu'une pensée à cette minute: sauver sa misérable existence, et, pour accomplir cela, ils suspendaient tout, ils s'arrachaient à la domination ardente de leurs sentiments, de leurs soucis, de leurs joies, — bien plus, ils risquaient d'attraper l'abominable contagion, ils exposaient leur vie.

Et tous les quatre lui souriaient, du même sourire encourageant, attendri, fraternel.

Pourquoi ?

A continuer

LISTE DES FRANÇAIS Recherchés par le

Consulat de France

A LA NOUVELLE-ORLEANS.

522 rue Bourbon,

Comtesse de Podestad.
Villmorin Deboupy.
Jean Pierre Mazoué.

FRED. F. DUPUY

Constructeur Naval—Mécanicien,

Bayou St-Jean, près Dumaine.

Phone-Main 1952 L.

27 jull—1an